

Le petit enfant et la famille dans la littérature espagnole du XVIIIe siècle :

Une « école des parents »

SYLVIE IMPARATO-PRIEUR

(Université Paul-Valéry Montpellier 3)

Résumé. Cette étude s'attache à analyser les connexions qui s'établissent entre un discours médical sur le petit enfant en voie de vulgarisation et une écriture fictionnelle. Dans une réactualisation du précepte d'Horace, l'objectif est double : il s'agit, tout en les distrayant, de donner aux lecteurs, parents et/ou futurs parents, les connaissances nécessaires à une meilleure prise en compte des besoins du petit enfant, et donc à une meilleure « première éducation » de celui-ci. Cette analyse s'appuie sur les chapitres que Montengón consacre à la petite enfance dans son roman *Eusebio*, variation espagnole de l'*Émile* de Rousseau, ainsi que sur d'autres œuvres significatives de la littérature espagnole du XVIIIe siècle (Cadalso, Moratín), en les rapprochant de traités médicaux, comme ceux du médecin genevois Jacques Ballexserd (dont le traité fut traduit en espagnol en 1765) ou du médecin espagnol Jaime Bonells (1786).

Mots-clés : Espagne - Littérature - XVIIIe siècle – Education - Petite enfance

Abstract. This study attempts to analyze the developing connections between a medical discourse on infants as it becomes accessible to the general public and a fictional text. Following a modernized Horace's precept, the objective is double : entertaining the readers, parents or parents-to-be, while giving them the knowledge necessary to better consider an infant's needs and thus provide a better « basic education » to the infant.

This analysis is based on the chapters that Montengón dedicates to infancy in his novel *Eusebio*, a Spanish variation of *L'Émile* by Rousseau, as well as on other meaningful works of Spanish literature (Cadalso, Moratín). It establishes a parallel between these works and select medical treaties such as those of Genevan doctor Jacques Ballexserd (whose treaty was translated into Spanish in 1765) or those of Spanish doctor Jaime Bonells (1786).

Keywords : Spain – literature – 18th century – Education - Infancy

Dans l'introduction à son anthologie de la prose de Feijoo et de Jovellanos, Manuel Camarero souligne la mission didactique de la littérature au XVIIIe siècle :

Si para los ilustrados todo está al servicio de la transformación de la sociedad, la literatura toda – no sólo el teatro, según se apuntaba antes – cobra un sentido nuevo: la literatura *sirve* para la difusión del nuevo ideario. Y si la literatura se entiende como un *medio de comunicación* más que como un modo de expresión, los literatos de la época no pretenderán innovar los géneros literarios, sino servirse de ellos en tanto que les sean útiles para transformar la sociedad¹.

Cette conception de la littérature est emblématique de la volonté d'éduquer qui définit les hommes des Lumières. L'éducation, seule capable de faire progresser l'être humain, apparaît comme la clef de voûte de l'édifice réformateur, et cela suppose un changement dans la perception même de l'enfant, qui devient *tabula rasa*, un être vierge sur lequel peuvent s'imprimer les vertus, mais aussi les vices, d'où la nécessité de prendre en charge son éducation dès les premiers instants de vie.

Dès la fin du XVIIe siècle, le médecin et philosophe anglais John Locke, avait souligné dans son traité *Quelques pensées sur l'éducation* (1693) le rôle important que devaient jouer les parents dans la première éducation des enfants. En s'appuyant sur ses connaissances médicales, il avait décrit très précisément comment devait être menée cette première éducation, qui prend plus tard le nom d'éducation physique dans un traité écrit en 1762 par un médecin genevois, Jacques Ballexserd, en réponse au concours qui avait été lancé par l'Académie de Haarlem en 1761². En 1760, un autre médecin, parisien celui-là, Jean-Charles Desessartz, avait publié un *Traité sur l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, dont s'inspira largement Jean-Jacques Rousseau pour rédiger *Émile ou de l'éducation*, publié en 1762. On connaît le succès qu'eut ce traité d'éducation vaguement romancé et on sait également combien il influença ses lecteurs qui, partout en Europe, n'hésitèrent pas à mettre en pratique les méthodes qu'il préconisait³. Il semble bien que c'est la publication de l'*Émile* de Rousseau en 1762 qui lança l'idée de fictionnalisation d'un discours médical, plus apte à agir sur les mentalités et les comportements éducatifs qu'un aride traité.

¹ Manuel CAMARERO (ed.), *La prosa de la Ilustración: Feijoo y Jovellanos.*, Madrid, Editorial Castalia, 1996, p. 37.

² La question posée était la suivante : « Quelle est la meilleure direction à suivre dans l'habillement, la nourriture et les exercices des enfants depuis le moment où ils naissent jusqu'à leur adolescence pour qu'ils vivent longtemps et en santé ? ». Le titre du traité de Jacques Ballexserd est le suivant : *Dissertation sur l'éducation physique des enfants, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de la puberté*, Paris, Vallat-La-Chapelle, 1762.

³ On pourrait citer par exemple Mme Roland.

En Espagne, cet intérêt nouveau pour la santé physique du nourrisson et plus largement du petit enfant, apparaît au même moment. En effet, l'évocation des soins à apporter au petit enfant se diffuse à partir des années 1760, par le biais de la presse et de traductions ou adaptations de traités médicaux étrangers, comme celui de Ballexserd qui fut traduit en espagnol en 1765 par Don Patricio de España, pseudonyme derrière lequel se dissimule l'intellectuel et haut fonctionnaire Eugenio Llaguno y Amírola, ami de Jovellanos et de bien d'autres *ilustrados*. L'objectif des élites éclairées est clair: il s'agit de diminuer la mortalité infantile, dans un but économique et populationniste, et pour ce faire, il leur semble nécessaire d'impliquer les parents, pour les amener à changer leurs pratiques. Des médecins espagnols, comme Jaime Bonells⁴, tentent à leur tour de convaincre les parents de la nécessité de veiller à la première éducation des enfants. L'accent est essentiellement mis sur le rôle des mères qui ont l'obligation d'allaiter leurs enfants, et sur les dangers de l'embaillotement des enfants, source de malformations du corps et obstacle à une parfaite hygiène. Les pères, figures d'autorité, doivent également être partie prenante de ces premiers soins, dans la mesure où ils viennent limiter les accès de tendresses et de cajoleries auxquelles se livrent les mères. Il importe en outre qu'ils veillent à la première éducation des enfants en leur offrant toujours un parfait exemple. C'est ce modèle de famille idéale que s'attachent à diffuser les médecins, mais aussi les moralistes, les uns n'étant jamais bien loin des autres, car si l'objectif est d'avoir des sujets plus nombreux et plus robustes, il est aussi de former des citoyens plus vertueux.

Il va sans dire que le public auquel s'adressent ces traités médicaux de vulgarisation est constitué par les familles aisées, mais il semble bien que ce discours médical peine à s'imposer : trop technique, trop dogmatique, il ne peut séduire un lectorat a priori peu convaincu par exemple des bienfaits de l'allaitement maternel, perçu par les élites comme une pratique populaire, indigne d'une personne de qualité. Face à ses résistances, d'autres formes de persuasion se mettent en place. Afin de mieux « vendre » le modèle familial que les *ilustrados* souhaitent diffuser, et de mieux former les parents potentiels, quelques éléments du discours médical (la description du couple parental idéal et des premiers soins au nourrisson) vont être insérés dans des formes littéraires variées (roman ou théâtre), dans une actualisation utilitariste du précepte d'Horace : « enseñar deleitando ».

⁴ Jaime BONELLS, *Perjuicios que acarrear al género humano y al Estado las madres que rehusan criar a sus hijos y medios para contener el abuso de ponerlos en Ama*, Madrid, Miguel Escribano, 1786.

Dans les œuvres de fiction, le discours médical n'est en général intégré que par petites touches allusives. Pour l'essentiel il vient appuyer un discours moral et/ou juridique, qui tend à faire du mariage la seule voie de réalisation tant pour les hommes que pour les femmes. L'enfant est présenté comme l'aboutissement du couple, le ciment de l'harmonie conjugale et le pivot autour duquel se structure la famille. Ces différents aspects apparaissent très clairement dans les *Cartas marruecas* de Cadalso, écrites en 1773-1774, mais dont la première édition est de 1789, dans le genre du roman épistolaire, et dans deux pièces de théâtre de Moratín, *La Comedia Nueva* qui fut jouée pour la première fois en 1792 et *El sí de las niñas*, publiée en 1805 et représentée pour la première fois en 1806.

Deux lettres des *Cartas marruecas* renvoient à cette thématique de façon indirecte. La première, la *Carta LXIX*, nous présente un gentilhomme vivant à la campagne, entouré de sa famille, présentée en ces termes :

Salieron de la casa dos niños hermosos que se arrodillaron y le besaron la mano. [...] Salió al umbral de la casa una matrona, llena de aquella hermosura majestuosa que inspira más respeto que pasión, y al ir a echar los brazos a su esposo reparó la compañía de los que íbamos con él. Detuvo el ímpetu de su ternura, y la limitó a preguntarle si había tenido alguna novedad, pues tanto había tardado en volver; a lo cual éste respondió con estilo amoroso, pero decente⁵.

La tendresse et le respect sont les deux mots-clés pour caractériser cette famille, présentée comme un modèle, où le père joue le rôle central, à la fois premier éducateur de ses enfants, et de sa femme⁶. Les enfants, dans un tel environnement et avec de tels parents, ne peuvent être que beaux, bons et vertueux, et sont présentés comme la concrétisation de la tendresse et de l'harmonie conjugale et familiale.

En contrepoint, Cadalso nous offre une autre vision du mariage dans la *Carta LXXV*, supposément écrite par une jeune espagnole à Gazel. Celle-ci évoque les mariages successifs auxquels elle a été contrainte par son père, et qui se sont tous soldés par la mort de l'époux⁷. Elle se retrouve veuve pour la sixième fois à 24 ans, sans qu'il soit fait allusion à un quelconque enfant, suggérant ainsi que le mariage n'a jamais été consommé. Ces mariages par intérêt sont des mariages stériles, ce qui va à l'encontre même de la finalité du mariage chrétien. Cette absence de procréation s'explique par la différence d'âge mais surtout par le manque d'attirance entre les époux. La jeune fille aurait souhaité épouser un jeune homme de

⁵ José CADALSO, *Cartas marruecas*, (Ed. de Russell P. Sebold), Madrid, Cátedra, 2004, p. 310.

⁶ J'ai analysé plus en détail l'idéal de vie que présente cette lettre dans un article « L'éducation des élites et le noble idéal dans les *Cartas marruecas* » in *L'Espagne au XVIIIe siècle*, Saint-Etienne, Publications de l'université, 1997. Voir en particulier p. 36-38.

⁷ Certains meurent parce qu'ils sont vieux, d'autres parce qu'ils sont malades de par la vie dissolue qu'ils ont menée, ou encore des conséquences de leurs vices (le jeu, par exemple).

sa connaissance, mais son père s’y est refusé, croyant toujours trouver un meilleur prétendant pour sa fille. Cadalso semble s’adresser aux parents, et en particulier aux pères qui doivent être aimants et non abusifs, car seuls l’amour et le respect peuvent donner lieu à des familles heureuses. Condamner le mariage arrangé revient donc à suggérer que seule l’union basée sur l’attirance réciproque, entre jeunes du même âge, devrait avoir droit de cité. Certes, dans ces lettres, seul le mariage est évoqué, mais il me semble que l’on trouve en creux certains des éléments qui sont développés dans les traités médicaux, à savoir l’idée que les futurs parents doivent être de préférence d’âge équivalent (et plutôt jeunes), en bonne santé et dépourvus de vices, afin que leurs enfants soient sains et robustes⁸.

Cette volonté d’encadrer le mariage trouve un écho dans la législation : il convient de rappeler la *Pragmática* sur le mariage de 1776, qui fixe l’âge des conjoints, insiste sur l’importance de se marier dans sa condition et de veiller au consentement des futurs époux. On voit là se superposer plusieurs discours (le médical, le juridique et le moral), qui tendent tous à instituer un nouveau modèle familial, dont le petit enfant serait le centre. Les *Cartas marruecas* serait ainsi une façon de faire prendre conscience au lecteur de l’attrait et du bien-fondé de ce modèle, par l’exemple et le contre-exemple.

Pour former les parents ou futurs parents, d’autres formes littéraires vont être mobilisées, et le théâtre devient l’un des éléments privilégiés de cette entreprise de persuasion idéologique. Dans *La comedia nueva* (1792), Moratín, critiquant les formes théâtrales alors en vogue et l’esthétique baroque dévoyée, propose une nouvelle forme théâtrale, qui devait contribuer à éduquer le public, au lieu de simplement le distraire. Pour illustrer cette finalité didactique, Moratín offre au spectateur/lecteur un débat sur l’éducation des jeunes filles et les tâches qui les attendent en tant que futures épouses. Dans le passage qui nous intéresse, situé dans la scène 2 de l’acte II, les deux personnages féminins, Doña Mariquita et Doña Agustina, discutent à propos du mariage. Comme l’a souligné Pérez Magallón, dans le personnage de Doña Agustina, version actualisée du vieux motif de «*la bachillera*» («*la femme savante*»), «*aparece personificada la imagen en negativo de lo que debe ser para los ilustrados la mujer de bien*»⁹. Elle est un anti-modèle car elle rejette les joies de la maternité, en renvoyant une image négative des enfants, réduits à des êtres qui pleurent et qui la dérangent :

Es increíble lo que aquellas criaturas me molestan. El uno que llora, el otro que quiere mamar, el otro que rompió la taza, el otro que se cayó de la silla, me tienen

⁸ Cette idée, que l’on trouve par exemple dans la traduction du traité de Ballexserd et dans le traité de Bonells, apparaît encore dans un traité de vulgarisation d’un chirurgien accoucheur Ginestá, rédigé en 1811 (BH MSS 902), ce qui illustre les résistances au changement.

⁹ Leandro FERNÁNDEZ DE MORATÍN, *La comedia nueva*, (Ed. de J. Pérez Magallón), Crítica, 1994, p. 52.

continuamente afanada. Vaya, yo lo he dicho mil veces, para las mujeres instruidas es un tormento la fecundidad¹⁰.

Tous les clichés sur les enfants pleurnicheurs et maladroits, sur l'allaitement qui limite la liberté de la mère sont repris ici. L'emploi du terme «*fecundidad*» par Doña Agustina suggère une volonté de rendre son discours plus scientifique, en accord avec les connaissances qu'elle revendique, comme femme instruite. Elles sont toutes opposées à celles qu'énumère Doña Mariquita, et qui dessinent l'idéal de la parfaite épouse et mère auquel elle aspire : « Yo sé escribir y ajustar una cuenta, sé guisar, sé planchar, sé coser, sé zurcir, sé bordar, sé cuidar de una casa; yo cuidaré de la mía, y de mi marido, y de mis hijos, y yo me los criaré. Pues, señor ¿no sé bastante? »¹¹.

Il convient ici de souligner la gradation grâce à l'emploi de la polysyndète qui débouche sur «yo me los criaré», ce qui, outre l'emploi du réfléchi qui renforce le lien mère-enfants, indique que la première éducation des enfants doit être assumée par la mère. L'idéal de vie que nous dépeint Doña Mariquita devient de fait un véritable lieu commun de la *Ilustración*. L'étude menée par René Andioc¹² a démontré que le public de ce type de théâtre était plutôt l'élite éclairée, et que le peuple boudait ces représentations. Il s'agit donc bien de la volonté de convaincre ce public que le seul choix de vie pour les femmes passe par la maternité, et que celles qui s'y refusent vont à l'encontre de leur supposée nature féminine, pour adopter un style de vie qui ne leur correspond pas, l'étude étant réservée aux hommes, comme cela est suggéré dans *La Comedia nueva*.

Parallèlement à cette détermination des rôles masculin et féminin, le motif traditionnel du mariage forcé, déjà évoqué par Cadalso, est repris par Moratín dans ce qui est sans doute sa pièce la plus aboutie, *El sí de las niñas*¹³. De façon comique, les effets négatifs de ces unions apparaissent au travers du personnage de Doña Irene, mère abusive de la jeune Doña Francisca, et figure du passé que rejette Moratín. En effet, la mère avoue trois mariages, qui se sont tous soldés par des veuvages prématurés et qui lui ont laissé 22 enfants, dont un seul est encore en vie : «¡Hijos de mi vida! Veinte y dos he tenido en los tres matrimonios que llevo hasta ahora, de los cuales sólo esta niña me ha venido a quedar [...]»¹⁴.

Ceci suggère bien évidemment la surmortalité infantile, leitmotiv des traités médicaux, mais illustre aussi la difficulté de mettre au monde des enfants robustes pour des couples à la

¹⁰ *Ibid.*, p. 135.

¹¹ *Ibid.*, p. 136.

¹² René ANDIOC, *Teatro y sociedad en el Madrid el siglo XVIII*, Madrid, Castalia, 1987, p. 288-229.

¹³ D'autres pièces de Moratín évoquent cette thématique, ainsi que celle de l'éducation des filles : *El viejo y la niña* (1786, jouée en 1790), *El barón* (1803) et *La Mojigata* (écrite en 1791, représentée en 1804).

¹⁴ Leandro FERNÁNDEZ DE MORATÍN, *El sí de las niñas*, (Ed. de J. Pérez Magallón), Crítica, 1994, p. 182.

différence d'âge trop marquée. En effet, le seul exemple développé par Doña Irene est celui de son premier mariage. À l'âge de 19 ans, elle a épousé un homme de 56 ans, qui est mort au bout de sept mois de mariage, et de qui elle a eu un enfant né post-mortem. Le bébé était très beau, mais si faible qu'il finit par mourir¹⁵.

Don Diego, indifférent à ce commentaire, espère qu'avec une jeune épouse il pourra s'adonner aux joies simples de la paternité, comme le suggère sa vision idyllique des enfants, présentés comme de petits êtres joueurs et attachants, et comme la seule raison d'être des parents, dans le droit fil de la vision véhiculée par les différents traités médicaux :

D. Diego. Cierto que es consuelo tener así una criatura y...
Da Irene. ¡Ay, señor! Dan malos ratos, ¿pero qué importa? Es mucho gusto, mucho.
D. Diego. Ya lo creo.
Da Irene. Sí señor.
D. Diego. Ya se ve que será una delicia y...
Da Irene. ¿Pues no ha de ser?
D. Diego. ... un embeleso el verlos jugar y reír, y acariciarlos, y merecer sus fiestecillas inocentes¹⁶.

À la fin de la pièce, c'est encore le petit enfant qui apparaît comme la promesse du bonheur, comme l'illustre la reprise du terme « *delicia* » :

D. Diego. [...] Vosotros seréis la delicia de mi corazón; y el primer fruto de vuestro amor... Sí, hijos, aquél es para mí. Y cuando lo acaricie en mis brazos podré decir: a mí debe su existencia este niño inocente; si sus padres viven, si son felices, yo he sido la causa.
D. Carlos. ¡Bendita sea tanta bondad!
D. Diego. Hijos, bendita sea la de Dios.¹⁷

Toutefois, et grâce au renoncement de Don Diego, conforme aux idées de la *Ilustración*, c'est le jeune couple qui pourra connaître les joies de la vie de famille, et leur bonheur sera partagé par celui qui tient lieu de père symbolique, Don Diego, comme le suggère la répétition de « *hijos* ». L'enfant, présenté comme « *inocente* », terme récurrent dans les traités qu'ils soient médicaux ou moraux, sera son petit-fils, rétablissant l'ordre générationnel naturel. Tout ceci se fait bien sûr grâce à Dieu, qui a su insuffler à Don Diego un comportement raisonnable, éclairé. *El sí de las niñas* offre en outre une réflexion sur l'éducation des jeunes filles, ce qui souligne l'étroite relation qui s'établit dans la fiction, entre le petit enfant, le mariage, l'éducation des femmes et la famille, avec pour seul objectif de donner à voir au spectateur ce qui est juste et bon, selon les critères *ilustrados*.

¹⁵ «un niño muy hermoso. Como una plata era el angelito [...]. Al fin y al cabo se me murió de alfombrilla». p. 181.

¹⁶ *Ibid.*, p. 182.

¹⁷ *Ibid.*, p. 251. Ce sont les dernières répliques de la pièce.

Le théâtre didactique de Moratín ne fait certes pas état d'une meilleure connaissance du nourrisson, mais il nous apparaît enrichi par le discours médical, en ce sens qu'en modifiant le regard porté sur le petit enfant, en jouant sur le sentiment, sur la tendresse que suscite la fragilité du nourrisson, sur les joies simples que les parents, et la mère en particulier, éprouvent en s'occupant de lui, il a permis de renouveler le discours chrétien traditionnel, tel qu'on pouvait le trouver chez Fray Luis de León et sa *Perfecta casada* (1583)¹⁸. Sans perdre de vue les implications morales, l'épouse idéale est avant tout la mère, et c'est cet argument, maintenant justifié par des considérations scientifiques, qui permet de réactualiser les motifs littéraires du mariage et de la famille en les mettant au service de la société et de la nation. Toutefois, il ne suffit pas seulement de convaincre le public de la nécessité de constituer des couples unis, il convient de lui enseigner également comment jouer au mieux son rôle de parent et de premier éducateur des enfants. Les *Cartas marruecas* (de par la multiplicité des thèmes envisagés, puisqu'il s'agit de faire « une critique d'une nation ») et le théâtre (qui ne peut tolérer des digressions théoriques s'éloignant de l'action principale), s'ils peuvent persuader le lecteur et/ou le spectateur de ne plus tolérer les mariages forcés et offrir des modèles de familles heureuses, ne se prêtent pas à une exposition détaillée des façons de prendre soin du nourrisson. C'est ce manque que vient combler le roman de Montengón, *Eusebio*.

Seul un roman pouvait en effet donner à voir une éducation à l'œuvre, comme le permettait l'*Emile*, et ce, d'autant que celui-ci, frappé d'interdiction comme toutes les œuvres de Rousseau, ne pouvait être diffusé en Espagne. Pedro Montengón, en *ilustrado* conscient de l'importance de l'éducation, publia par conséquent en 1786-1788 un roman, *Eusebio*¹⁹, considéré comme une version espagnole de l'*Emile*. Je ne vais pas ici mettre en évidence les ressemblances ou divergences entre ces deux romans, objet de bien des études, mais je souhaiterais rappeler celles qui concernent directement mon propos : Rousseau envisage chronologiquement l'éducation depuis sa naissance jusqu'à l'âge adulte. En effet, tout le Livre Premier de l'*Émile* est consacré à ce que Rousseau désigne comme la « première époque » de la vie de l'enfant, avant qu'il ne commence à parler. Le roman de Montengón commence par le naufrage du navire sur lequel voyageaient le jeune Eusebio, âgé de six ans, et ses parents. On ne sait rien de l'éducation reçue jusque-là par Eusebio, qui est recueilli par

¹⁸ Voir mon article « De *La perfecta casada* à *Eudoxia* : évolution de l'image de la femme idéale et de son éducation », p. 29-43, in *Mouvements, Progrès, Périodisations*, sous la direction de J. Soubeyroux, Saint-Etienne, 1997, Cahiers du G.R.I.A.S, n° 5.

¹⁹ Je l'ai consulté dans une édition moderne : Pedro MONTENGON, *Eusebio*, éd. de Fernando García Lara, Madrid, Cátedra, 1998.

des quakers de Philadelphie. Eusebio est alors orphelin, tout comme Émile. Chez Rousseau, nulle justification romanesque à cela : il le présente comme une commodité, d'autant que, comme il le précise, Émile est un « élève imaginaire ». En revanche, Eusebio a un passé dont on ne sait que peu de choses, mais dont la découverte constitue l'un des ressorts romanesques.

C'est dans la quatrième et dernière partie du roman (publiée en 1788), que la description d'une éducation idéale se complète, au travers de la façon dont Henriquito, est élevé par ses parents, Eusebio et son épouse Leocadia. Cette particularité du roman de Montengón me semble intéressante, car moins théorique que la posture adoptée par Rousseau. En effet, celui-ci commence son traité par un exposé très technique de la façon dont il convient de prendre soin des petits enfants, en rappelant certes l'importance du père et de la mère dans cette première éducation, mais tout cela reste désincarné et abstrait. Pour sa part, Montengón déplace cette réflexion à la fin du roman, lorsque l'enfant Eusebio devenu un adulte répondant en tout point aux exigences d'une éducation soignée et conforme aux idéaux *ilustrados*, est capable de mettre en œuvre mais cette fois-ci dès le début, une éducation idéale.

Rousseau choisissait de terminer son roman sur le mariage d'Émile et de Sophie. Le choix de Montengón d'aller au-delà du mariage et d'accompagner Eusebio dans son rôle de père semble plus didactique, dans la mesure où les jeunes parents se trouvent confrontés aux pleurs et caprices du bébé, une réalité que les parents (ou futurs parents) lecteurs ne connaissent ou n'imaginent que trop bien. Cette proximité entre le lecteur et le personnage rend possible une identification, et le roman constitue de ce fait une véritable « école des parents », dans la mesure où le lecteur pourra reconstituer tout le processus, de la naissance à l'âge adulte, en juxtaposant les premiers instants du nourrisson Henriquito et la formation de l'enfant Eusebio, ayant ainsi à sa disposition un modèle complet à suivre.

Peu de temps après leur mariage, Eusebio et Leocadia attendent leur futur enfant, dont la naissance est ainsi annoncée :

Sintió Leocadia los anuncios del parto antes de lo que ella esperaba y que tuvieron un éxito más feliz que el que la misma temía, dando a luz un niño cuyo dichoso nacimiento disipó las angustias que había concebido el tierno padre por su amada esposa en aquel trance que el amor representa tan peligroso e inundó de júbilo su corazón [...].²⁰

Comme dans les traités médicaux, nous trouvons ici une allusion aux craintes du futur père au moment de l'accouchement (toujours perçu comme délicat pour la mère), dues aux

²⁰ *Ibid.*, p. 897-898.

tendres sentiments qui lient Eusebio, qualifié de «*tierno padre*» à su «*amada esposa*». Dès le moment de la naissance, Eusebio se définit par sa fonction de père, et cela le remplit d'allégresse. Le nouveau-né («*un niño*») est celui qui vaut à Eusebio «el dulce título de padre». L'accouchement et les premiers soins à l'enfant ne sont absolument pas décrits, et le narrateur passe directement à la première étape de la vie de bon chrétien : le baptême. On nous précise ensuite où dormira le nourrisson : «en una cuna de juncos», objet qu'avait fabriqué avec quelques autres Eusebio lorsqu'il était enfant avec son père adoptif Hardyl. Eusebio, en utilisant cet objet simple et fabriqué de ses mains, a le sentiment de s'inscrire dans une continuité éducative basée sur la modération, comme cela est suggéré dans le paragraphe suivant : «Renovaba los sentimientos de moderación en que lo había educado Hardyl, y en que quería educar él mismo a su propio hijo desde la cuna»²¹.

Cette insistance sur la naissance est compréhensible, car pour Eusebio, jeune naufragé, cette éducation n'avait pu commencer qu'à l'âge de six ans. Elle permet de mettre en évidence l'importance de la première éducation, que le narrateur évoque ensuite :

El hijo no puede tener mejor maestro que el padre, ni debieran tener otros los hijos. ¿Más cuántos hay que conozcan y ejerciten esta obligación que la naturaleza les impone? Las mismas madres hacen traición a la más pura ternura de su afecto, para eludir la incomodidad de criar a sus pechos los hijos²².

Montengón reprend ici les idées de Rousseau, et des partisans de l'allaitement maternel, comme Bonells. Compte tenu toutefois du côté fictionnel du roman, l'accent est mis sur la dimension affective, comme le suggère l'abondance d'adjectifs («corazón sensible», «dulce trabajo»), et sur le fait que la mère ne peut se soustraire à une obligation naturelle. Montengón fait sienne une autre idée récurrente des traités médicaux de son temps, selon laquelle le recours aux nourrices est une mode néfaste, parce qu'il rompt l'ordre naturel :

Luego que se elude y altera el orden de la naturaleza, se altera y corrompe el moral. De aquí proceden los daños de los hijos y de los mismos padres que, deslumbrados de los ejemplos y tren del mundo, no ven los males que les acarrearán por seguirlos hasta que los experimentan²³.

Il enchaîne ensuite sur une série de lieux communs relatifs aux vices supposés des nourrices mercenaires, nécessairement grossières, menteuses et vénales, et termine sa démonstration en soulignant la tendresse des bêtes pour leurs rejetons, qu'il met en parallèle avec celle des paysannes pour leurs nourrissons. Nous retrouvons ici cette volonté d'opposer

²¹ *Ibid.*, p. 898.

²² *Id.*

²³ *Ibid.*, p. 899.

deux mondes, que nous pouvons trouver dans les traités médicaux : à l'ordre naturel, respecté à la campagne, s'oppose la perversion de cet ordre, provoquée par le luxe et le désir de suivre la mode, propre à la ville. Nature et mode, campagne et ville sont donc antagoniques et le petit enfant apparaît comme une justification naturelle à une volonté de moralisation de la société. Montengón se fait l'écho de Rousseau et des penseurs de son temps qui considèrent que les mères des classes aisées doivent renoncer au mode de vie superficiel et immoral de la ville. Il s'agit avant tout d'éduquer les femmes, de les faire renoncer à la mode pernicieuse du «*cortejo*» et de les circonscrire à leurs obligations naturelles de mère. Le modèle semblerait être une sorte de femme primitive qui, avec autant de naturel que les bêtes, va allaiter son enfant, parce que c'est ce que lui commande son instinct. Leocadia est présentée dans un premier temps comme l'expression même de cette femme primitive, comme l'exprime Montengón : «*Sigue la inclinación de su genio y el impulso de su amor y ternura para con el hijo a quien cría a sus pechos. Ni le ocurre ni sabe que su crianza puede estorbarle las visitas, ni impedirle el galanteo: hace lo que le enseña la naturaleza, lo que le dicta la misma*»²⁴.

Mais les limites chez Leocadia de ce modèle naturel sont rapidement soulignées par Montengón, car la jeune mère, dont l'éducation n'est pas parfaite, au contraire de celle reçue par Eusebio, aurait bien aimé une couche plus confortable et de plus jolis vêtements pour son fils. En épouse cependant docile, elle se rend aux arguments d'Eusebio, qui considère que cela pourrait éveiller de la vanité chez l'enfant. Eusebio apparaît comme la voix de la raison, que Leocadia accepte d'écouter, attitude que devraient imiter toutes les dames de qualité comme elle : «*La madre seguía buenamente la costumbre y ésta era la que Eusebio quería evitar, en lo que le parecía oponerse a la razón y a las leyes y orden de la naturaleza, y por lo mismo al bien del niño*»²⁵.

Un peu plus loin, l'accent est mis sur la nécessaire liberté des nourrissons, qui doivent pouvoir agiter leurs membres pour les fortifier, et le roman offre alors au lecteur une vision attendrissante du nourrisson, enfin délivré de ses entraves : «*Henriquito podía mover en la cuna pies y manos a su antojo: no estaba en ella ni atado como esclavo, ni amortajado como momia*»²⁶. Ce souci du bien-être de l'enfant renvoie clairement au discours médical, qui condamne l'embaillotement et le fait de couvrir la tête des enfants.

²⁴ *Ibid.*, p. 901.

²⁵ *Ibid.*, p. 901.

²⁶ *Ibid.*, p. 903.

Après avoir évoqué l'aspect physique, Montengón envisage l'aspect moral, en insistant sur les pleurs de l'enfant qui servent de prétexte à une diatribe contre les médecins²⁷, incapables de comprendre les raisons pour lesquelles un nourrisson pleure. En suggérant l'inaptitude des médecins à interpréter les pleurs, Montengón reconnaît implicitement la spécificité du petit enfant, qui ne peut dire où il a mal, et qui n'est en aucun cas un adulte en réduction, ce que tendaient à démontrer les traités médicaux. C'est parce qu'il connaît bien son enfant, et qu'il sait comment Leocadia et lui ont agi avec Henriquito qu'Eusebio est capable de comprendre pourquoi le bébé pleure, comme cela est exprimé dans le dialogue suivant :

Eusebio : Temo, Leocadia, que lo erramos en contemplar demasiado al niño. Entro en sospechas que esos lloros sean antes efecto de la pertinacia, que de mal ni de enfermedad.

Leocadia : ¡Pertinacia en un niño de tres meses!²⁸

Cet épisode permet à Montengón d'évoquer un autre lieu commun du discours médical : les caprices, auxquels les parents ne doivent absolument pas céder, s'ils veulent que l'enfant devienne un adulte équilibré. Montengón, dans un long développement, présente un véritable travail de rééducation du nourrisson, qui s'habitue à ne pas être consolé dès qu'il pleure : les deux volets d'une première éducation réussie, l'éducation physique et l'éducation morale, se rejoignent ici.

Le reste de l'éducation qu'Eusebio prévoit pour son fils est extrêmement rigide : Henriquito s'habitue à dormir seul dans un environnement dépouillé, afin que ses sens ne soient pas inutilement développés. Le narrateur a conscience que ce manque de stimulation pourrait nuire au développement intellectuel de l'enfant, et qu'il appartient par conséquent aux parents de veiller à cela, mais il ne donne pas plus de précisions. À la fin de ce processus éducatif, Eusebio persuade Leocadia de l'importance d'envoyer leur fils à la campagne, dès qu'il est sevré. Cette éducation à la campagne (même si cela implique la séparation) est proche de celle que prônait Jean-Jacques pour Émile, mais elle fait état d'une position bien théorique, et illustre en fait une méconnaissance profonde des besoins des enfants, et de la façon dont se crée le lien affectif. Malgré le subterfuge du romanesque, l'éducation apparaît alors chez Montengón comme quelque chose d'aussi désincarné que chez Rousseau. Henriquito, tout comme l'élève imaginaire Émile, n'est pas vu comme un enfant, mais comme un archétype. Ses réactions ne sont pas naturelles : il apparaît comme un petit animal que l'on

²⁷ On retrouve une critique semblable des médecins dans l'*Emile*. Il s'agit là d'une critique traditionnelle, et les médecins dont il est question ici sont peu « éclairés » et proches des médecins raillés par Molière, par exemple.

²⁸ *Ibid.*, p. 905.

peut en fait conditionner par une série de manœuvres et de techniques²⁹. La représentation de l'enfant que propose Montengón à ses lecteurs devient alors bien peu réaliste, et le roman perd de sa force de persuasion, mais elle est significative de la confiance quasi aveugle en la toute-puissance de l'éducation. L'enfant, comme chez Rousseau, est naturellement bon, et c'est l'éducation qui le pervertit : la leçon est assénée dans ce roman. Le filtre de la fiction s'avère sommaire : le discours médical est alors plaqué dans une trame romanesque, et les dialogues entre Leocadia et Eusebio, très artificiels, ne sont pas sans rappeler les questions/réponses de certains traités médicaux. On touche là aux limites de l'œuvre : son ambivalence, à la fois roman et traité, explique à mon sens son manque d'impact, au contraire de *l'Émile*, où le romanesque ne vient à aucun moment court-circuiter l'exposé théorique. L'*Eusebio* se voulait plus divertissant, mais il s'avère au bout du compte moins efficace. L'absence d'autres romans du même type en Espagne suggère les limites de ce genre : le roman n'apparaît pas comme la forme la plus adaptée à la persuasion des lecteurs, pour ce qui est des soins à apporter à la petite enfance. Le discours médical va par conséquent s'épanouir dans des genres plus clairement didactiques, comme la presse, particulièrement riche à cette époque, avec des titres comme *El Censor*, ou *El Correo de Madrid* en particulier, qui à partir des années 1790, publie un nombre conséquent d'articles sur l'éducation physique du petit enfant.

Dans les différents exemples que je viens d'évoquer, le petit enfant constitue de fait la pièce maîtresse du nouveau modèle familial qui se met en place vers la fin du XVIIIe siècle. Le regard littéraire sur l'enfant, qui se nourrit d'un discours médical de plus en plus prégnant, met en lumière les devoirs mais aussi sur les joies que provoque la maternité, ce qui coïncide avec l'objectif réformateur des élites éclairées. C'est en ce sens que l'on peut parler d'une littérature qui fonctionne comme une « école des parents », car le but est certes de distraire, mais aussi de préparer les parents des classes aisées à leur rôle d'éducateurs, et de moraliser la société. Cette forme de littérature semble avoir eu un impact limité, comme l'illustrent le faible nombre d'œuvres de fiction et l'abondance de traités de vulgarisation, parfois écrits par des femmes, qui continuent à être publiés jusque dans les premières années du XIXe siècle et qui reprennent exactement le même discours sur le petit enfant, avec une même insistance sur l'importance de l'allaitement, de l'hygiène et de la première éducation menée par les parents

²⁹ Eusebio plonge ainsi Henriquito dans l'obscurité, puis ouvre brutalement les fenêtres pour voir comment réagit le bébé. Montengón consacre une quinzaine de pages à cette question de l'éducation, faisant de la sorte un mini-traité, bien peu concluant, car trop théorique, malgré la présence de personnages censés le rendre plus vivant.

eux-mêmes. Cette littérature, œuvre d'*ilustrados* convaincus, peut cependant être assimilée à une volonté de persuasion idéologique, une forme de propagande à l'usage des élites, auxquelles il convenait d'offrir un modèle nouveau, différent du modèle aristocratique et annonciateur d'un modèle bourgeois, centré sur une conception nucléaire de la famille dont l'enfant constituait la raison d'être et la finalité, dans l'intérêt ultime de la société et de la nation.